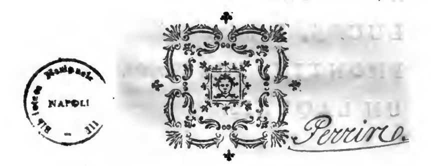
L'IN-PROMPTU DE CAMPAGNE,

COMÉDIE EN VERS ET EN UN ACTE.

Par M. POISSON. (Philippe)

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Français le 21 Décembre 1733.

REVUE ET CORRIGÉE.



A PARIS.

Et se vend A MARSEILLE;

Chez JEAN MOSSY, Imprimeur du Roi & de la Marine, & Libraire, au Parc.

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION.



ACTEURS.

LE COMTE.

LA COMTESSE, Femme du Comte.

ISABELLE, Fille du Comte & de la Comtesse.

DAMIS, Ami du Comte.

ÉRASTE, Fils de Damis.

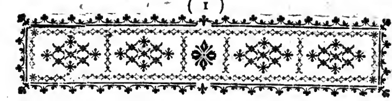
LISETTE, Suivante.

LUCAS, Jardinier.

FRONTIN, Valet d'Éraste.

UN LAQUAIS.

La Scene est à la Campagne, dans le Château du Comte.



L'IN-PROMPTU DE CAMPAGNE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ç'A, parlons une fois en gens sensés & sages.
Ne mettrons-nous jamais fin à tous nos voyages ?
Pour moi, je suis bien las, je vous l'ai déjà dit,
D'errer de Ville en Ville, & de même que fit
Un certain Roi Lombard avec le Sieur Joconde.
Depuis assez long-temps nous parcourons le monde.
Quand pourrons-nous revoir la Ville de Paris ?

ERASTE.

Nous n'y entrerons pas si-tôt, je crois.

FRONTIN.

Tant pis,
Monsieur.

ERASTE.

Dis-moi, comment prétends-tu que je fasse ?
Il faut qu'avec mon pere on me remette en grace,
Et la chose est assez difficile.

FRONTIN.

D'accord ;
Car avec lui je sais que vous eûtes grand tort.

Dans ce même Château je la vis qui rentroit.
Hélas ! un peu trop tôt elle sut disparoître ;
Et j'ai de grands desirs, Frontin, de la connoître.

FRONTIN.

Je n'en suis point surpris : à vous voir enflammé
Pour quelque objet nouveau, je suis accoutumé.
Depuis quatre ou cinq mois que vous faites le Prince,
Et courez à grands frais de Province en Province,
Il faut que vous ayez rendu de tendres soins,
Sans trop exagérer, à cent Belles au moins.
Pour celle-ci, Monsieur, quittez votre espérance ;
De la voir de plus près il est peu d'apparence.
Le pere, je le sais, est rempli de fierté,
Délicat sur l'honneur, ombrageux, emporté.
Ayez de la prudence en cette conjoncture,
Et n'allez point chercher quelque triste aventure.

ERASTE.

Le poltron ! qu'avons-nous à craindre en ce Château ?

FRONTIN.

Les fossés, m'a-t-on dit, ont quatre piques d'eau.
Je ne puis sans effroi considérer la chûte,
Quand je songe qu'on peut y faire la culbute.

ERASTE.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier ?

FRONTIN.

Non ; tout ce qu'au surplus on m'a su détailler,
C'est que ce vieux Seigneur est assez idolâtre
De Musique, de Vers, de pieces de Théâtre,
Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens Auteurs ;
Qu'il s'entretient souvent de spectacles, d'Acteurs ;
Et qu'entre la famille, il n'est point de semaine
Où l'on ne représente au Château quelque Scene.

ERASTE.

A ce que tu dis là je fais réflexion.

FRONTIN.

Voici quelque nouvelle imagination.

ERASTE.

Le Seigneur de ces lieux aime la Comédie ?
L'entreprise, il est vrai, seroit assez hardie.

FRONTIN.

Oui, sans doute, elle l'est.

ERASTE.

Frontin, ne crains plus rien ;
De m'introduire ici je sais le vrai moyen.
Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'accompagne.
Devenons aujourd'hui Comédiens de Campagne ;
L'occasion nous rit, ne t'inquiette plus ;

Nous pouvons ſous ce titre être au Château reçus.

FRONTIN.

Il faut vous obéir, & vous êtes mon maître;
Mais ſi quelqu'un alors vient à vous reconnoître,
Prévoyez l'embarras où cela nous mettra.

ERASTE.

Je ne ſuis point atteint de cette crainte-là:
C'eſt toi qui m'embarraſſe.

FRONTIN.

Et pourquoi, je vous prie?

ERASTE.

C'eſt, je te l'avoûrai, que pour la Comédie
Il te faut un talent qui te manque, entre nous.

FRONTIN.

Parbleu, je la joûrai tout auſſi-bien que vous.

ERASTE.

Ah, te voilà piqué; j'en tire un bon augure;
Ce trait d'ambition me charme, je te jure.
Nous allons donc montrer tout ce que nous valons,
Et dans notre début, va, nous réuſſirons.
Songeons dès-à-préſent aux noms qu'il nous faut prendre,
Tu ſeras Ragotin, moi, je ſerai Léandre.

FRONTIN.

Ma foi, je ne veux point du nom de Ragotin;
Je ſuis votre valet, je m'appelle Frontin.

ERASTE.

Sois ce que tu voudras: pour moi, Frontin, j'eſpere
Avec quelque ſuccès remplir mon caractère.

FRONTIN.

Vous allez tout de bon faire le Comédien?

ERASTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Mais, Monſieur, cela n'eſt pas trop bien.
Un Noble comme vous jouer la Comédie!

ERASTE.

Crois-tu que la nobleſſe en puiſſe être affoiblie?
Va, va, la Comédie eſt dans tous les états
Une profeſſion qui ne déroge pas.

FRONTIN.

Je ſuis de votre avis.

ERASTE.

La Comédie eſt belle,
Et je ne trouve rien de condamnable en elle:
Elle eſt du ridicule un ſi parfait miroir,
Qu'on peut devenir ſage à force de ſe voir.
Elle forme les mœurs, & donne à la jeuneſſe

L'ornement de l'esprit, le goût, la politesse.
Tel même qui la fait avec habileté,
Peut, quoi qu'on puisse dire, en tirer vanité.
La Comédie enfin, par d'heureux artifices,
Fait aimer les vertus & détester les vices,
Dans les ames excite un noble sentiment,
Corrige les défauts, instruit en amusant,
En morale agréable en mille endroits abonde,
Et pour dire le vrai, c'est l'Ecole du monde.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, Monsieur, je dirai franchement
Que vous devriez bien l'aller voir plus souvent.

ERASTE.

Ah, ah, vous plaisantez! mais il nous faut sur l'heure,
Pour nous bien travestir, gagner notre demeure;
De mon projet, Frontin, j'ose tout espérer.
J'entends venir quelqu'un, gardons de nous montrer.

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

De notre Jardinier j'ai su qu'en ce Village
Le jeune homme d'hier a mis son équipage;
Mais il n'a pu savoir ni son rang, ni son nom,
Et l'on ne sait s'il est ou Marquis ou Baron.
Parlons à cœur ouvert, dites-moi d'où peut naître
Ce desir empressé de vouloir le connoître?
Sans doute il vous a plu? dites la vérité.

ISABELLE.

Moi! non, c'est simplement par curiosité.

LISETTE.

La curiosité, sans vouloir vous déplaire,
Est souvent de l'amour la compagne ordinaire.

ISABELLE.

Ne parle pas si haut, je craindrois qu'en ce jour...

LISETTE.

Vouloir qu'on parle bas! bon, symptômes d'amour.
Pour moi, je l'avoûrai, je ne saurois comprendre
Comment, en moins de rien, notre cœur devient tendre;
Je ne puis concevoir comment un seul regard,
Jetté sans nul dessein, & conduit par hasard,
Puisse porter au cœur... par certaine éteincelle...
Vous rendriez cela bien mieux, Mademoiselle.

ISABELLE.

Lisette, en vérité, tu te mets dans l'esprit
Des choses qui me font un sensible dépit.
Que tu me connois mal, de soupçonner mon ame
D'être en si peu de temps susceptible de flâme!
J'ai vu cet inconnu par hasard un moment,
Et je puis t'assurer qu'il m'est indifférent;
Et pour te découvrir mon ame toute entiere,
Tu me feras plaisir de changer de matiere;
Je t'en avertis.

LISETTE *à part.*

Oui, l'on dissimule ici.
Pour être à deux de jeu, dissimulons aussi. *(à Isabelle.)*
Ah! puisque vous prenez la chose de la sorte,
Sur ce chapitre-là j'aurai la langue morte.
J'étois fort étonnée, à ne vous rien cacher,
Qu'un inconnu si-tôt eût pu vous attacher,
Et s'il faut avec vous parler en conscience,
Le jeune-homme après tout n'a pas grande apparence:
Peut-être est-ce la faute aussi de ses habits.

ISABELLE.

Point du tout, il étoit assez proprement mis.

LISETTE.

Mais il a l'air commun: l'air d'un homme ordinaire.

ISABELLE.

Tu t'es trompée, il a l'air très-noble au contraire.

LISETTE.

J'ai cependant bien vu sa figure au grand jour.
Il est voûté, je crois.

ISABELLE.

Que dis-tu? Fait au tour.

LISETTE.

Fort bien. Je ne suis pas contre lui prévenue;
Mais je le vis sur vous tenir long-temps la vue;
Ses yeux ne disent rien du tout.

ISABELLE.

Ah, quellle erreur!
Il les a vifs, perçans, ils vont jusques au cœur.

LISETTE.

Ah! vous l'avouez donc! ma foi, j'en suis fort aise;
Enfin, ce Cavalier n'a rien qui ne vous plaise.

ISABELLE.

Lisette....

LISETTE.

Vous l'aimez?

ISABELLE.

Eh! non, Lisette, non.

Je

Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Ne changez point de ton ;
Et m'ouvrez, croyez-moi, votre cœur sans scrupule ;
Je n'ai pas sur l'amour une humeur ridicule,
Et ne suis point de ceux que l'on voit s'aheurter,
A blâmer un penchant que l'on ne peut dompter.
Sur ce jeune inconnu parlons donc sans mystere :
Vous lui plaisez, je crois, comme il a su vous plaire.

ISABELLE.

Hé bien, je t'avourai, s'il faut t'ouvrir mon cœur,
Qu'un sentiment secret me parle en sa faveur.

LISETTE.

Et voilà justement comme l'amour commence ;
Allons, il ne faut plus que faire connoissance.

ISABELLE.

Tu vas un peu trop vîte.

LISETTE.

Il est vrai que souvent
L'apparence est trompeuse ; allons plus doucement :
Car, enfin, n'en déplaise à sa belle figure,
Il pourroit fort bien être un chercheur d'aventure.

ISABELLE.

Non, Lisette, je crois qu'il n'a pas l'air trompeur.

LISETTE.

Tenez, je le voudrois pour vous de tout mon cœur ;
Mais votre ame se livre à trop d'espoir, peut-être :
Car, si de son côté, lui, voulant vous connoître,
Va plein de confiance entrer dans ce Château ;
Vous savez, comme moi, qu'un visage nouveau
Déplaît extrêmement à Monsieur votre pere,
Et qu'il est là-dessus d'un humeur si sévere,
Que celui-ci, sans doute, en voyant son air noir,
Ne sera pas beaucoup tenté de le revoir.

ISABELLE.

C'est tout ce que je crains.

LISETTE.

Votre pere m'irrite ;
Il est, sans contredit, un homme de mérite,
Considéré par tout, & plein de probité ;
Mais j'ai peine à m'y faire encore en vérité ;
Avec ses gros sourcils, dont l'ombrage l'offusque ;
Son maintien imposant, & sa parole brusque,
Il me surprend toujours : il vous dit tout crument,
Ne dissimule rien, & parle franchement :
Mais d'un ton si bourru, si plein de véhémence,

Que quand il dit bon jour, on croiroit qu'il offense,
En nulle occasion il n'a l'air radouci :
Qu'on fasse jeu, concert, ou comédie ici,
Ce sont vous le savez, les seuls plaisirs qu'il aime :
Il ne sourit jamais, & c'est toujours le même ;
Pour votre chere mere. elle est tout l'opposé,
Douce, honnête, polie & d'un commerce aisé,
Mais elle fait la jeune, &, ne vous en déplaise,
De vous voir grande fille elle n'est pas trop aise.
Mais à propos, je sais qu'on songe à vous pourvoir.

ISABELLE.

Sur quoi dis-tu cela ?

LISETTE.

Sur ce qu'hier au soir,
Après qu'on eût soupé, j'entendis votre mere
Parler de mariage au Comte votre pere ;
Ils ne me voyoient point, & je crois, par ma foi,
Qu'on veut vous marier, Mademoiselle.

ISABELLE.

Moi ?

LISETTE.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie ?
Dites, serois-ce moi ? J'en serois la folie.

SCENE III.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

Le Comte ~~LISETTE.~~

APprochons, croyez-moi, de ce feuillage épais
Pour éviter le chaud, c'est l'endroit le plus frais.

LISETTE.

J'entends, je pense, ici la voix de votre pere ;
Je ne me trompe point, suivi de votre mere.

ISABELLE.

Lisette, évitons-les, prenons l'air autre part.

LISETTE.

Oui : vous avez raison : voyons si le hasard
Feroit venir celui pour qui l'on s'intéresse.
Mais sortons, les voici.

Elles s'en vont.

SCENE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

SAvez-vous bien, Comtesse,
Que le concert d'hier me plut extrêmement.

LA COMTESSE.

Il me plut fort aussi.

LE COMTE.

Je le trouvai charmant;
Et pris fort grand plaisir, Madame, à vous entendre.
J'ai de tout temps été pour la musique tendre;
Et lorsque vous chantiez, certain je ne sais quoi
S'emparoit de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et moi donc, Comte, & moi,
Je me suis cru revoir dans ma tendre jeunesse,
A quatorze ou quinze ans.

LE COMTE.

Moi de même, Comtesse.
Après tout, vous & moi ne sommes pas si vieux.

LA COMTESSE.

De plus jeunes que nous ne se portent pas mieux.

LE COMTE.

Quand on devient âgé, c'est l'ordinaire usage
De vouloir se cacher la moitié de son âge;
Je n'ai point le défaut que l'on a là-dessus.

LA COMTESSE.

Ah! je suis comme vous, & ne l'ai pas non plus.

LE COMTE.

Par ma foi, je vous vois même air, même visage,
Que vous aviez du temps de notre mariage.

LA COMTESSE.

Que ces temps-là soient près ou qu'ils soient éloignés,
Vous êtes à mes yeux tout comme vous étiez.

LE COMTE.

Mais comme vous chantez! qu'elle voix neuve & belle!
Quel étoit votre Maître? Ah! c'étoit Beaumavielle.

LA COMTESSE.

Comte, vous vous trompez.

LE COMTE.

Vous m'avez dit souvent
Que ce fut votre maître à chanter.

LA COMTESSE.

Nullement.

J'ai pu avoir dit qu'il montroit à ma mere ;
Ma mémoire est fort bonne, & ne me manque guere.

LE COMTE.

La mienne est bonne aussi : je me souviens du jour
Que je vous déclarai tendrement mon amour
Pour la premiere fois.

LA COMTESSE.

Ah ! j'étois dans l'enfance.

LE COMTE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience.

LE COMTE.

Mais je vous épousai ; le fait est bien certain,
Quinze ou seize ans après le passage du Rhin,
Et vous aviez alors....

LA COMTESSE.

Comte, laissons-là l'âge.

LE COMTE.

Et vous aviez alors....

LA COMTESSE.

Parlons du Mariage
Qu'avec ce vieux ami vous avez résolu,
Dites, qu'en sera-t-il ?

LE COMTE.

Je crois qu'il est rompu.
Et vous aviez....

LA COMTESSE.

J'en suis chagrine pour ma fille,
Car c'étoit des grands biens jettés dans la famille.
Qu'elle raison a-t-il ?

LE COMTE.

Nous pourrons le savoir
Dans ce jour ; il m'écrit qu'il arrive ce soir,
Et qu'il m'entretiendra de quelque circonstance
Qui le fâche très-fort touchant cette alliance.

LA COMTESSE.

Son fils, a ce qu'on dit, est aimable, bien fait.

LE COMTE.

C'est de cette façon qu'on m'a fait son portrait :
Et lorsque cet ami que j'aime avec tendresse,
Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeunesse,
L'un l'autre nous étions même des plus unis,
Et si nous n'avons pu nous rejoindre depuis,
C'est que chacun a fait différemment la guerre ;
Quand je servois sur mer, il servoit, lui, sur terre.
Madame, si bien donc que quand je le revis,

Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils ;
Moi, je lui répondis que j'avois une fille,
Que par-là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la sorte arrêté,
Il me dit que son fils nous seroit présenté ;
Cinq mois se sont passés ; je partis pour ma terre
Sans entendre parler ni du fils ni du pere,
Et je reçus hier la lettre en question.

LA COMTESSE.

Comte, cela mérite un peu d'attention ;
Il ne faut pas donner votre fille Isabelle,
Sans savoir si l'époux peut être digne d'elle.
Cette fille, Monsieur, mérite un sort heureux ;
Elle est sage, bien née.

LE COMTE.

Elle tient de nous deux.

LA COMTESSE.

Certainement, Monsieur, il faut bien qu'elle en tienne.

LE COMTE.

Il est peu de beautés, ma foi, comme la sienne.
Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

LA COMTESSE.

Et cela pourroit-il, cher Comte, être autrement ?
Vous fûtes de tout temps seul objet de ma flâme,
Je n'ai connu que vous.

LE COMTE.

Je le sais bien, Madame.

LA COMTESSE.

Et jamais ma vertu n'a fait aucun écart.

LE COMTE.

C'est ce qui m'a toujours surpris de votre part :
Car les femmes par fois....

LA COMTESSE.

Comte, qu'allez-vous dire ?

LE COMTE.

Qu'une femme fidelle est digne qu'on l'admire.
Je vous admire aussi.

LA COMTESSE.

Je le mérite un peu.

LE COMTE.

Corbleu, je parirois cette main dans le feu,
Que mon honneur par vous n'a reçu nulle honte.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler avec vos sermens, Comte.
Voici ma fille.

SCENE V.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Hé bien, que ferons-nous ce soir ?
Quel divertissement pourrions-nous bien avoir ?
Nous eûmes tout le jour hier de la musique,
Je l'ai dit à Madame, elle étoit magnifique ;
Mais comme il faut un peu varier son plaisir,
Que ferons-nous, voyons !

ISABELLE.

C'est à vous de choisir,

LE COMTE.

A vous bien divertir toujours je m'étudie.
Il nous faudroit jouer toute une Tragédie.

LISETTE.

Toute une Tragédie est bien longue, ma foi.

LE COMTE.

Elle ne sauroit l'être assez encor pour moi.
Pour ne plus s'asservir à la regle commune,
Je voudrois qu'on en fit en six actes quelqu'une.

LISETTE,

Ce seroit hasarder beaucoup assurément.
Tel qui n'en fait que cinq, en fait trop bien souvent.

LE COMTE.

Que veulent ces gens-ci ?

ISABELLE.

Qu'apperçois-je, Lisette !

SCENE VI.

ERASTE, FRONTIN, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

ERASTE.

Notre entrée en ces lieux est peut-être indiscrette ;
Mais ce ne seroit pas remplir notre devoir,
Si nous manquions, Monsieur, à l'honneur de vous voir.

LE COMTE.

De tant de complimens, Monsieur, je vous dispense.

LISETTE.

L'accueil du pere est froid, adieu la connoissance.

LE COMTE.

Mais, Monsieur, sachons donc qui vous êtes enfin.

ERASTE.

Il faut vous satisfaire & c'est bien mon dessein.
Nous allons à Paris, & venons d'Allemagne.
Nous sommes en, un mot, Comédiens de Campagne.

ISABELLE.

Lisette !

LE COMTE.

Comédiens, dites-vous ?

FRONTIN.

Oui, vraiment.

LISETTE.

Je crois qu'il entre ici quelque déguisement.

LE COMTE.

Parbleu je suis charmé d'une telle aventure.
Je suis grand amateur de pieces, je vous jure,
Et puisque vous voilà, vous nous divertirez.

ERASTE.

Nous ferons là-dessus tout ce que vous voudrez.

FRONTIN.

Tout ce qu'il dépendra de notre ministere
Vous est offert.

LE COMTE.

quel est, vous, votre Caractere ?

ERASTE.

D'ordinaire ce sont les Amans que je fais.

LE COMTE.

Et vous, Monsieur ?

FRONTIN.

Et moi je suis pour les Valets.

LE COMTE.

Je suis ravi qu'ici le hasard vous adresse.
Nous aurons du plaisir ; qu'en dites-vous, Comtesse ?

LA COMTESSE.

Moi, j'en prendrai beaucoup, & je le dis sans fard.

LISETTE.

Nous espérons aussi d'en prendre notre part.

LE COMTE.

Nous jouons quelquefois ici la Comédie ;
Nous nous entretenions même de Tragédie
Quand vous êtes venus.

FRONTIN.

Nous sommes trop heureux
Que le sort.... le hasard.... & que selon nos vœux....

ERASTE.

Tu veux toujours parler ; ne songe qu'à te taire,
Et qu'à jouer le rôle ici que tu dois faire.

LE COMTE.

Que pourriez-vous jouer ?

FRONTIN.

Mais si je ne dis mot,
On va croire, Monsieur, que je ne suis qu'un sot.

ERASTE.

Au contraire. S'il faut vous jouer du tragique,
Je....

LE COMTE.

Comme vous voudrez, sérieux ou comique.
Je me souviens d'avoir vu jouer autrefois
Le Crispin médecin aux Comédiens François ;
Il n'est point, pour bien rire, une piece pareille.
Quel en est donc l'Auteur ?

ERASTE.

Elle est de...

FRONTIN.

De Corneille.

LE COMTE.

Comment ? Que dites-vous ? Vous vous moquez, je croi.

ERASTE.

Ah, le bourreau !... Monsieur... Et malheureux, tais-toi !
C'est qu'il veut plaisanter. En fait de Comédie,
Le talent de Monsieur est la Bouffonnerie,
Et le style comique est si fort de son goût,
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner par tout.
Pour ne vous pas donner de Scenes rebattues ;
Car les pieces, je crois, vous sont toutes connues,
Nous allons vous jouer seulement un morceau
Entre Monsieur & moi qui paroîtra nouveau.

LE COMTE.

Volontiers, écoutons.

ERASTE.

Ce n'est pas du tragique,
Mais l'ouvrage est traité d'un goût tragi-comique.

LE COMTE.

Comment l'appellez-vous ?

ERASTE.

C'est l'Amant déguisé.

LISETTE.

Ce titre promet fort.

ERASTE.

Ton rôle est fort aisé,
Tu le sais dès tantôt.

FRONTIN.

Soyez en assurance.

LISETTE.

Ah ! l'Amant déguisé ! çà prêtons du silence.

ERASTE

ERASTE *allant au fond du Théâtre & revenant avec Frontin.*

Ah! Moron, c'en est fait, tu me vois amoureux.

FRONTIN.

Peut-on savoir l'objet qui captive vos vœux?

ERASTE.

Hélas! C'est un objet tout charmant, tout aimable,
Qui ne sait pas encor le tourment qui m'accable.

FRONTIN.

Avec elle, Seigneur, ayez un entretien.

ERASTE.

Hé! comment puis-je, hélas! en trouver le moyen?
Elle est dans son Palais sans cesse retirée,
Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée,
C'est dans le doux espoir de la voir un moment
Que je me sers ici de ce déguisement.
Je voudrois l'assurer de ma tendresse extrême,
Lui dire qui je suis, lui prouver que je l'aime;
Mais je n'ose compter sur un si doux destin.
Voudra-t-elle accepter & mon cœur & ma main?
Voudra-t-elle au milieu de tel qui l'environne,
Répondre à l'espérance où mon cœur s'abandonne?
Crois-tu qu'elle m'entende, & que dans mon ardeur...

FRONTIN.

Il faudroit qu'elle fût des plus sourdes, Seigneur,
Ou si vos soins enfin, croyez-en ma parole,
Ne sauroient la toucher.... Il faut qu'elle soit folle.

ERASTE.

Ah! respecte, Moron, cet objet plein d'appas.

FRONTIN.

Je le respecte aussi, Seigneur, n'en doutez pas.
Et bien loin d'insulter au trait qu'Amour nous lance,
Souffrez que je réponde à votre confidence.
Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce jour,
Que je sens comme vous le pouvoir de l'Amour.
Comme vous je voudrois que celle qui m'enflâme
Pût savoir à quel point elle enchante mon ame.
A la Princesse enfin vous donnez votre cœur,
Et moi je suis épris.... de sa fille d'honneur.
Mais dans ces lieux enfin, que prétendez-vous faire?

ERASTE.

Attendre si le sort à mes vœux moins contraire,
Pourra me procurer les fortunés instans,
Où je puisse en secret...

FRONTIN.

Seigneur, je vous entends.
Et si vous m'entendez, je commence à comprendre

Que tel qui nous entend pourroit trop nous entendre;
Finissons l'entretien, cessons; & dans ce jour,
Pour ne rien hasarder, laissons agir l'amour.

LE COMTE.

Fort bien, Messieurs, fort bien.

LISETTE.

La Scene a su me plaire.

FRONTIN.

C'est un petit essai de notre savoir-faire.

LE COMTE.

Vous avez du mérite, & je jure ma foi
Que vous serez reçus dans la Troupe du Roi.
Qu'en dites-vous? parlez.

LA COMTESSE.

Monsieur à la voix tendre,
Et prononce à merveille.

ISABELLE.

Il se fait bien entendre.

LA COMTESSE.

Il faut que ces Messieurs soient quelques jours ici.
Comte, qu'en pensez vous?

LE COMTE.

Je le veux bien aussi.

LISETTE.

Pendant ce temps, Monsieur peut à Mademoiselle
Apprendre à bien jouer quelque Scene nouvelle.

ERASTE.

Je m'en ferai toujours un sensible plaisir.

LE COMTE.

Songez donc pour ce soir, Messieurs, à nous choisir
Quelque morceau brillant, de goût, de caractere.
Un ami dans ce jour doit venir à ma Terre;
De cet amusement nous le regalerons.

ERASTE.

Nous ferons pour cela tout ce que nous pourrons.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRECEDENS, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS.

Monsieur, dans votre Cour il entre un équipage
A six chevaux, avec....

LE COMTE.

C'est notre ami, je gage.
Allons le recevoir.

SCENE VIII.

ISABELLE, LISETTE, ERASTE, FRONTIN.

LISETTE.

Nous, restons, croyez-moi.

ISABELLE.

Si mon pere revient.

LISETTE.

N'ayez aucun effroi.

ERASTE.

Je ne sais pas comment vous prendrez une ruse
Où vous seule avez part; vous êtes mon excuse.
L'Amour m'a suggéré ce trait ingénieux,
Pour me pouvoir sans risque offrir à vos beaux yeux,
Et vous offrir un cœur qui fait son bien suprême,
D'être à vous à jamais.

FRONTIN.

Et moi j'en dis de même.

ISABELLE.

Lisette, je ne sais où j'en suis.

LISETTE.

Les rusés!

FRONTIN.

Nous sommes, il est vrai, deux Amans déguisés.

ISABELLE.

Je ne sais point, Monsieur, répondre à ce langage;
De ces sortes d'aveux j'ignore encor l'usage,
Et vous me permettrez ici de n'écouter
Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

ERASTE.

Ah charmante Isabelle!

LISETTE.

Il n'est pas nécessaire
D'en dire davantage, & j'entends votre affaire.
Avant que se livrer à trop de sentimens,
Il faut un peu voir clair, & connoître ses gens.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? si j'en crois l'apparence....

ERASTE.

Mon vrai nom est Eraste, & je suis de naissance.

FRONTIN.

De plus, riche héritier. Oh! c'est un fait certain.
Moi, je suis son valet, & m'appelle Frontin.

ERASTE.

Je serai riche un jour; mais les biens que j'espere

Ne sont rien si je n'ai le bonheur de vous plaire.

FRONTIN.

Riche, sans contredit, de plus d'un million,
Nous avions de ce bien pris un échantillon;
Mais nous ne l'avons plus; cela s'use si vîte!
Nous prenons le parti de retourner au gîte.

LISETTE.

Vous aviez donc quitté le séjour paternel?

FRONTIN.

Oui; mais pour un sujet simple & tout naturel,
Son cher pere Damis, un peu vif & févere....

LISETTE.

Que dites-vous Damis? Quoi ce seroit son pere?

FRONTIN.

Hé! vraiment oui, c'est lui! le connoissez-vous!

LISETTE.

Non.
Mais il me semble avoir oui nommer ce nom
Au Comte.

ISABELLE.

Je ne sais.

FRONTIN.

C'est un vieux Militaire,
Et qui s'est même acquis du renom dans la guerre.

LISETTE.

Justement le voilà, c'est ce même Damis
Connu du Comte, il est de ses anciens amis.

ERASTE.

Seroit il bien possible! Ah! pardonnez, Madame,
Ce mouvement de joie où s'emporte mon ame.
Tout semble ici donner quelqu'espoir à mon feu;
Mais puis-je m'y livrer si je n'ai votre aveu?

ISABELLE.

J'ai beaucoup de penchant à vous croire sincere;
Mais mon aveu n'est rien sans celui de mon pere.
Eraste, si de lui vous pouvez m'obtenir,
Isabelle aussi-tôt ne saura qu'obéir,

SCENE IX.

LUCAS, ERASTE, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LUCAS.

Je vous cherche par-tout.

LISETTE.

Et que veux tu nous dire?

LUCAS.

Une nouvelle, allez, qui vous fera bien rire ;
Mais aussi faudra-t-il me récompenser bien :
Car sans cela, tenez, je ne vous dirai rien.

LISETTE.

Dépêche, nous verrons : que viens-tu nous apprendre ?

LUCAS.

Bellement.

ISABELLE.

Parle donc.

LUCAS.

C'est que je viens d'entendre
La conversation du Comte avec celui,
Qui pour le venir voir arrive d'aujourd'hui.
Dame, il faut que ce soit quelqu'un de conséquence.

LISETTE.

Après.

LUCAS.

Ils ont parlé de vous & d'alliance ;
Et j'ai fort bien compris, les entendant jaser,
Que ce grand Monsieur-là vient pour vous épouser.

ISABELLE.

O Ciel !

ERASTE.

Ah quel revers ! ô fortune cruelle !

FRONTIN.

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle ?

LUCAS.

Je vois qu'elle vous a tous rendu soucieux.
Mais je ne savois pas....

LISETTE.

Va-t-en, tu feras mieux :
Nous n'avons point affaire ici de ta présence,
Messager de malheur.

LUCAS.

La belle récompense !

Il s'en va.

SCENE X.

LES ACTEURS PRECEDENS, *hors* LUCAS.

LISETTE.

Nous en parlions tantôt, de ce projet formé ;
Et voilà mon soupçon tout-à-fait confirmé.

ERASTE.

Cet hymen est pour moi, Madame, un coup de foudre,

ISABELLE.

Aux volontés d'un pere il faut bien se résoudre.
Puis-je faire autrement ?

ERASTE.

Quelle fatalité !
Mon cœur s'applaudissoit de sa félicité :
Un favorable espoir s'en rendoit déjà maître ;
Et dans le même instant je le vois disparoître.

ISABELLE.

Je vois que vous m'aimez, & je plains votre sort ;
Mais, Eraste, il faut bien sur soi faire un effort.

ERASTE.

Hé, le puis-je, Isabelle, après vous avoir vue !
Je mourrai de douleur.

~~LISETTE.~~ Isabelle

Que mon ame est émue !
Retirez-vous, Eraste .... & si nous étions vus....

LISETTE.

Ciel ! voilà votre pere.

ISABELLE.

Ah ! nous sommes perdus.

ERASTE.

Ne vous démontez pas, & soyez hors de peine ;
Faisons semblant ici de jouer une Scene.

ISABELLE.

Et laquelle ! parlez, je tremble de frayeur.

LISETTE.

Commencez ; nous savons tout Moliere par cœur.

ERASTE *se jettant aux pieds d'Isabelle, & lui prenant la main.*

Ah ! belle Alcmene, il faut que comblé d'allégresse....

ISABELLE.

Laissez, je me veux mal de mon trop de foiblesse.

SCENE XI.

LE COMTE, ISABELLE, ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Comment donc...

ERASTE.

Nous faisions la répétition
D'un assez beau morceau choisi d'Amphitrion.
Mademoiselle joue Alcmene par merveille.

LE COMTE.

Et pourquoi diable prendre une piece pareille ?
Je ne la puis souffrir.

ERASTE.

C'est cependant par tout

Un chef d'œuvre approuvé de tous les gens de goût.

LE COMTE.

Hé si donc, un chef d'œuvre, où l'on couvre de honte
Un Général d'armée, & qu'un rival affronte.
Corbleu, si j'eusse été ce Général Thébain,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.
Oui, bien loin de souffrir qu'il fit chez moi le maître,
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

FRONTIN.

Monsieur, allons nous en.

ERASTE.

Cet homme est singulier.

LISETTE.

Gardez-vous, croyez-moi, de le contrarier.

FRONTIN.

Retirons-nous.

LE COMTE.

Cherchez quelques Scenes nouvelles,
Où l'on parle d'assauts, de Forts, de Citadelles,
Ou de combats sur Mer : voilà du ravissant.

FRONTIN.

Oui, cela pourroit être assez divertissant.

SCENE DERNIERE.

DAMIS, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Comte, nous vous cherchions. Approchez, Isabelle,
Et saluez Monsieur.

DAMIS.

Une fille si belle
Doit faire le bonheur de celui qui l'aura,
J'en suis certain.

FRONTIN.

Monsieur, vour allez faire là
Une sotte figure.

LA COMTESSE.

Hé bien, la Comédie
Va-t-elle commencer? Sera-t-elle jolie?

DAMIS.

Quoi, du spectacle aussi? Madame, en vérité,
J'appelle votre terre un séjour enchanté.

ERASTE.

Ah! c'est mon pere! ô Ciel!

FRONTIN.

Cela n'eſt pas croyable ?
Et vraiment oui ce l'eſt. Ah ! voici bien le diable !

ERASTE.

Ciel ! Comment nous tirer de ce triſte embarras !

FRONTIN.

Je n'en ſais rien.

LE COMTE.

Hé bien, vous ne commencez pas ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monſieur... C'eſt que nous voulons faire...
Une Scene d'un fils.... qui reconnoît ſon pere ....

DAMIS.

Je crois voir...

FRONTIN.

Nous voulons que le pere ſurpris....
De rencontrer auſſi... de ſon côté ſon fils...
Attendriſſant les cœurs... par leur reconnoiſſance...

LE COMTE.

C'eſt un galimathias que tout ceci, je penſe.

FRONTIN.

Et cédant aux effets... d'un tendre mouvement...
Ah ! que cela va faire un ſpectacle touchant !

DAMIS.

Je ne me trompe point.

ERASTE.

Ah ! c'eſt trop me contraindre ;
Et je vois à préſent qu'il n'eſt plus temps de feindre.
Ah ! Monſieur, permettez qu'embraſſant vos genoux,
J'oſe vous ſupplier d'écouter....

DAMIS.

Levez vous.

ISABELLE.

Liſette....

LISETTE.

La rencontre eſt d'aſſez bon augure.

LE COMTE.

Que veut dire ceci ! Quelle eſt cette avanture ?

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur, qui vous rend ſi ſurpris ?

DAMIS.

Je dois l'être en effet : je trouve ici mon fils.

LISETTE.

Son fils ? Mademoiſelle !

DAMIS.

Oui, la choſe eſt certaine.

ISABELLE.

Ciel !

FRONTIN.

FRONTIN.

Voilà justement une nouvelle Scene.

LA COMTESSE.

Je n'en puis revenir.

LE COMTE.

Ceci me surprend, moi ;
C'est un événement qu'à peine je conçoi.

ERASTE.

Le hasard en ces lieux m'a fait voir Isabelle,
Et mon ame charmée....

DAMIS.

Et c'étoit aussi celle
Que je vous destinois. Je veux bien oublier
Tout le passé, mon fils, & nous réconcilier.
Mais quel étoit le but d'une telle conduite ?
Quel projet aviez-vous ?

FRONTIN.

De devenir Hermite. . . .
D'abandonner le monde, & fuir ses plaisirs vains...

DAMIS.

Vraiment, vous aviez-là de louables desseins !
Mais comment accorder cette belle retraite,
Avec trois cens louis ôtés de ma cassette !

FRONTIN.

L'or séduit quelquefois : mais nous le méprisions :
Et tous les jours, Monsieur, nous nous en défaisions.

DAMIS.

Comte, voilà ce fils dont je pleurois l'absence,
Et qu'enfin je revois contre toute espérance ;
La Fortune & l'Amour semblent en ces momens,
Travailler de concert pour unir deux Amans.

Au Comte.

Serrons de si doux nœuds ; & dans cette journée ;
D'Isabelle & d'Eraste achevons l'Hymenée.

LE COMTE.

Il est beau Cavalier, dans sa taille bien pris,
Je n'aurois jamais cru que ce fût votre fils.

DAMIS.

J'ai donné ma parole, & suis sûr de la sienne ;
Il faut sans différer....

LE COMTE.

Je vous tiendrai la mienne
Et pour que cet Hymen se termine au plutôt,
Allons dans mon Château faire tout ce qu'il faut.

FIN.